

Nouvelles extraites de *Mes brèves*, 2021.

Marie Chotek.

LE RAVISSEMENT DE AI

À chaque fois, c'est pour eux le même ravissement.

L'été a été terriblement chaud, l'automne raisonnablement pluvieux, l'hiver interminable et quand le printemps arrive, on en a oublié combien ils sont beaux. Pétales roses et blancs, brume vaporeuse encadrant des allées bien peignées ou au contraire nuage volatile flottant hasardement sur des collines presque sauvages, aux portes de la mégalopole.

Les sakuras ont à nouveau fleuri et tout le monde s'en réjouit.

Sauf moi. A chaque fois c'est l'éternelle corvée. Je dois arriver à l'aube avec les nappes, les bentos et les caisses de boissons pour réserver un arbre où Célefion kaisha arrivera sur le coup de midi pour le traditionnel pique-nique d'*o-hanami*, cette fête sacrée dévolue aux sakuras.

Chez Célefion kaisha, une entreprise peuplée majoritairement de mâles plus ou moins jeunes, il n'y a que deux femmes à qui demander ce genre de service. Kumiko san, bonimenteuse professionnelle, je veux dire responsable du pôle marketing, pourrait en être une. C'est une splendide trentenaire qui a renoncé au mariage et à l'enfantement pour faire carrière chez Célefion kaisha, une créature qu'on imagine difficilement se lever à 4h30 du matin pour aller garder un arbre, n'est-ce pas ?

Et puis il y a moi, moi qui ai aussi renoncé au mariage, même si à 39 ans, personne n'a jugé utile de me proposer les joies éventuelles d'une vie à deux salaires, sachant qu'au contraire de Kumiko san, je ne puisse pas dire que je fasse carrière, à moins que de glisser dans des enveloppes, des notices très précisément explicatives sur les toilettes sophistiquées de Célefion Kaisha en soit une d'un genre que j'ignore.

Donc chaque année, je garde un sakura.

Ce matin, à 5h00, il n'y avait personne dans le métro. Juste quelques pauvres filles comme moi chargées par le reste de la meute de réserver un arbre pour l'ouverture officielle de *o-hanami*, et qui, embusquées derrière

leurs diables chargés de bières et de paquets de chips, se jettent des regards meurtriers.

Qui va piquer l'arbre à qui ?

Heureusement, quand j'arrive au parc, l'Arbre au pied duquel j'avais reçu l'ordre absolu de nous installer, est encore disponible. Pas trop loin des toilettes (installées par Célefion il y a deux ans), planté au sommet d'une petite butte, il m'attend. C'est un jeune spécimen, aux pétales blancs légèrement rosés, dont les larges branches s'étagent haut vers le ciel, et la terre autour de lui est plane.

Je domine le parc et les autres gardiennes de sakuras.

Du temps a passé. J'ai vu encore d'autres filles arriver avec leur diable et prendre place au pied des arbres près de la rivière qui serpentait en bas. Chose rare, il y avait même un homme, un petit maigrichon avec des lunettes rondes qui lui donnait l'air d'une chouette, il devait venir d'une fac de province pour se retrouver ainsi à devoir garder un sakura. Il m'a souri en s'asseyant au pied de l'arbre voisin, légèrement en contrebas. J'ai affecté d'être très occupée à disposer mes bières, je n'ai rien contre les diplômés de facs de province mais j'ai déjà assez de problèmes comme ça dans la vie, par exemple, avec les sarcasmes de mes collègues.

Du temps a passé.

Il est déjà près de midi. L'air est doux, je somnole contre le large tronc de mon sakura, mon voisin la Chouette tenté de lier conversation, la tasse, alors je me plonge dans un dossier TTU, le choix de la meilleure enveloppe possible pour une notice sur le nouveau siège toilettes chauffant du dernier modèle des toilettes Célafion kaisha.

Et puis voilà justement Célefion Kaisha qui débarque.

Meute grise, meute noire striée de blanc, éclairs vif argent des lunettes. Ils montent vers moi, comme si j'étais leur reine, plantée en haut de la

colline. Kumiko san a revêtu son kimono de printemps, elle est d'une beauté à couper le souffle, on dirait une geisha d'ordre supérieur, *une pute tu veux dire*, je sursaute, qui a parlé ? Kumiko san s'affaire, avec de gracieux sourires, elle fait passer (par ordre de hiérarchie) les verres servis par moi, tout en discourant sur les derniers bilans, elle est si serviable, si efficace, si visiblement indispensable à Célefion Kaisha, *une sacrée opportuniste tu veux dire*, mais qui parle donc ?

- Alors Aï san, toujours pas de petit ami ?

Me lance Keita kun, celui qui écrit les notices que je suis chargée de glisser ensuite dans des enveloppes. Aï, ça veut dire amour, cette ironie, je ne réponds pas, j'ai des chips plein la bouche, et je cherche surtout à comprendre qui parle près de moi.

- Vous savez que, Ai, en français, c'est ce que l'on dit quand on s'est fait mal, on dit « aïe », quand nous, soit dit en passant, on dit itaï... D'un côté la douleur, de l'autre, l'amour... Quelle ironie !

Intervient d'un ton faussement badin Kazuo san qui a étudié à Paris dans sa jeunesse, et qui aime bien nous le rappeler régulièrement, *comment dit-on trou duc san en français déjà ?* Je sursaute à nouveau, mais qui diable prononce ces phrases folles ?

Les voilà maintenant occupés à disserter sur ces deux mots, tous s'accordant à dire que je dois avoir du sang français car la douleur me va tellement mieux que l'amour, ahah, c'est un peu facile et Kumiko san, bonne fille, comme toutes les créatures de rêve, ô combien jamais menacées, intervient pour le leur faire remarquer, sans Aï ou Aïe, que ferait-on à Célefion kaisha ? Ses propres mots, prononcés derrière le voile délicatement pudique de sa main devant la bouche, qui font éclater d'un rire ému ses mâles collègues, comme si c'était drôle alors que c'est juste la vérité.

Je me tape tout le sale boulot sans lequel rien ne marcherait dans les hautes Sphères.

À côté, la Chouette se fait tarabuster par sa propre entreprise, des femmes en tailleurs sombres ou en kimonos gris perle tachetés de rose clair, mais assis contre son arbre, il garde le sourire évanescent de celui qui affecte de prendre la chose avec philosophie. *Quel est son prénom à celui-là ? Tu devrais lui demander...*

Je commence à comprendre que la voix me vient de derrière, dans le dos précisément, de là se demander si c'est le sakura qui parle...

- Itai ! Sers-nous donc à boire !

Ils rient tous de cette bonne sortie, je vais pour me lever, j'ai appris qu'il vaut mieux faire vite les choses pour retrouver ainsi rapidement l'absence à leur monde, quand je réalise que je ne peux pas. Quelque chose me retient, de toutes ses forces, qui m'empêche de me mettre debout.

- Alors ça vient, itai ! On a soif !

Je tente à nouveau de me lever, impossible. Mon dos est comme soudé au tronc du sakura. Je ne peux pas dire que je panique, mais je me sens quand même effrayée, je souris d'un air un peu bête. À côté, la Chouette s'est mis debout et a entonné la célèbre chanson des sakuras tandis que ses collègues, femelles, d'un pas chaloupé (la bière) se sont mises à danser les unes contre les autres, y a pas à dire c'est plus gai par chez eux.

Cerisiers, cerisiers

*Sur les collines verdoyantes et les montagnes aussi loin qu'on peut voir
Est-ce du brouillard ou des nuages ?*

- Je crois que je ne sens pas bien...

Je finis par balbutier. Kumiko san s'approche, elle s'inquiète, à sa façon.

- Avez-vous bu Aï san ? Vous savez bien que vous n'en avez pas le droit, il vous faudra tout ranger après...

Je souris d'un air d'excuse, *casse-toi la geisha*, Kumiko san recule d'un air sidéré, ce n'est pas moi qui ai parlé, je proteste vivement, c'est le sakura ! La Chouette a fermé les yeux, il se balance sur ses talons au rythme de la mélodie qu'il chante de tout son cœur, quand au départ, je peux le parier, c'était une brimade de la part de ses collègues.

Parfum dans le soleil du matin,

Cerisiers, cerisiers

Fleurs en pleine floraison

Mes collègues à moi se regardent l'air de se demander s'ils doivent rire ou pas de ma sortie. Au-dessus de ma tête le sakura agite ses branches, en rythme avec la chanson, ses pétales tombent en neige rose et blanche sur leurs costumes sombres, Kumiko san a renoncé à m'aider (à sa façon) et, assise sur ses talons, elle présente son plus beau profil à Kutaro kun, le directeur financier qui aboie.

- Assez plaisanté ! Aï, lève-toi, il est temps de commencer à ranger ! Tu as des envois à faire cet après-midi au bureau !

Je réunis toutes mes forces mais peine perdue. Le sakura semble presque vouloir m'aspirer en lui, je n'ai jamais de ma vie été étreinte de cette façon-là. Ma mère prétendait qu'elle avait des bras sans force et mon père n'étreignait jamais rien ni personne.

Cerisier, cerisiers

À travers le ciel de printemps

Aussi loin qu'on peut voir

Est-ce du brouillard ou des nuages ?

Et puis voilà que maintenant la terre tremble ! Ils oscillent tous, essayant de se rattraper les uns et aux autres, puis tombent comme des quilles. Sauf moi, toujours collée au tronc, et la Chouette qui curieusement continue à chanter imperturbablement, droit comme un I et les yeux fermés de volupté. Ses collègues femelles s'effondrent elles aussi en pagaille, comme des quilles, avec des cris stridents auxquels s'adjoignent ceux des miens. Kumiko san perd une de ses socques de bois, trébuche et fait une culbute, je peux voir la dentelle claire de sa culotte.

- *Jishin* ! Tous sous la table !

Braille Yuko kun, responsable sécurité et tremblotes en tout genre. Mais bien sûr il n'y a pas de table et ça tremble vraiment fort. Ils sont tous sur le sol, agrippant l'herbe de leurs ongles terrifiés, oh les belles mains de Kumiko san étreignant les brins d'herbe. La terre gronde et tangué, tandis que moi je demeure immobile, collée à mon arbre qui agite furieusement ses branches, la Chouette à côté termine sa chanson.

*Parfum dans l'air
Viens maintenant, viens,
Regardons enfin !*

Et alors, je les regarde avec ravissement dévaler tous la pente, roulant comme des pommes biscornues depuis le pied des arbres et basculant dans la rivière en contrebass, tourbillon de costumes et de kimonos disparaissant dans les eaux.

La Chouette s'est tue, il regarde lui aussi puis il se tourne vers moi et me sourit.

Texte publié dans le numéro 28 de la revue littéraire La Femelle du requin.

CE N'EST QU'UN JEU

Je suis à l'entrée du champ avec mon père, je tiens sa main dans ma main. Il respire un grand coup et il me dit, on y va ? Je dis oui, et il me dit encore, n'aie pas peur, Martin, ce n'est qu'un jeu. Je lui dis, oui, je sais, alors que c'est lui qui a peur.

On entre dans le champ qui bruisse tout doucement. Les épis se referment lentement derrière nous, j'ai l'impression que tout est recouvert mais c'est parce que je suis petit. Mon père a la tête qui dépasse un peu des épis, il la tend si fort qu'on dirait qu'il a peur de se noyer.

Des années que je le tanne pour qu'il m'emmène ici, dans le champ, des années qu'il chasse sur le côté en me disant que je suis trop petit, qu'il n'a pas le temps, trop de travail, ou plus de travail, et le travail alors, c'est d'en chercher. Mais cette année, l'année de mes 10 ans, il a accepté de m'y emmener. On a dû attendre que ma mère et ma petite sœur soient endormies, la sieste, on est sortis de la maison comme des voleurs. Papa a laissé glisser la voiture en bas de la pente sans mettre le moteur, à cause du bruit et de l'essence.

On a roulé dans le silence et on est arrivés à l'entrée du champ.

Après la dame de l'accueil, un peu tendue, vous êtes sûr de ce que ce que vous faites ? vraiment ?, on s'est vite perdus dans le labyrinthe mais c'est normal, on est venus pour ça. Un bruit de froissement, la main de mon père serre la mienne à la casser, et je laisse échapper un cri. Un homme se tient devant nous, immense, il mesure bien cinq mètres de haut... Je veux m'enfuir mais mon père me retient, l'homme est monté sur des échasses, mon père me murmure, n'aie pas peur Martin !

L'homme se met soudain à crier, *pour pouvoir sortir du champ, il faut résoudre trois énigmes, voici la première. La pomme ne tombe pas loin de*

l'arbre, pourtant, même sans pommier, on trouve une pomme dans ce champ.

Ça veut dire quoi ? Je demande d'une voix tremblante à mon père, tu as voulu venir, il grogne, tu n'as plus qu'à essayer de sortir maintenant... Il s'est assis sur le sol, respire sourdement, comme s'il avait couru très vite. Mon père n'est pas vieux mais il vieillit plus vite que les autres, il a une maladie de circulation. Je réfléchis à la pomme, je me dresse sur la pointe des pieds, je vois les épis onduler, je vois aussi la machine qui sert à les arroser, au loin, et j'ai un éclair. Papa, je crie, la pomme, j'ai trouvé... c'est la pomme d'arrosoir ! Il fronce les sourcils, puis son visage s'illumine. Fils, il me fait en me serrant le bras, on s'en sortira peut-être, finalement.

Je monte sur ses épaules et je nous conduis à l'arroseur.

À ses pieds, il y a une vieille sorcière assise. Elle est en train de manger un sandwich en aspirant du coca bruyamment avec une paille. Mon ventre se serre, j'ai faim, on n'a rien mangé à midi parce que Maman n'avait pas fait les courses, elle gisait sur le lit, les yeux dans le mur. *Pour réussir à sortir du champ, vous devez résoudre trois... c'est bon, on sait, on sait, fait mon père d'un geste impatient, eh bien, si vous êtes si pressés d'en finir, elle grogne, la voilà, le maïs éternel ne supporte pas le servage de ses gènes, trouvez le maïs éternel et la porte du ciel ne vous sera plus une gêne...*

Mon père s'est assis, accablé, je frotte mes mains sur mes cuisses, je n'ose pas le regarder. C'est moi qui ai voulu venir, même si c'est vrai, papa m'en a si souvent parlé que moi, j'ai toujours eu envie d'y aller. Cela faisait penser à quelque chose d'à la fois terrifiant et excitant comme la fois où on a volé de la viande au supermarché avec Maman. Mon père pousse un énorme soupir... Il commence à émietter un épi dans sa main, laisse tomber les grains au sol. Il y a des tas de grains semés sur le sol, qui font un léger chemin qui se perd entre les tiges. Mon père regarde aussi les grains au sol. Si on suivait le chemin ?, mon père me propose, je fais oui de la tête, il se lève, commence à marcher, s'arrête et me dit de passer devant.

Le chemin serpente entre les épis. Je suis les grains, le nez collé sur le sol. À un moment, il n'y a plus de grains. Je lève la tête, devant moi, il y a d'énormes épis de maïs, je me retourne pour dire à mon père, t'as vu ça, qu'est-ce qu'on fait maintenant... quand je m'aperçois qu'il a disparu.

Un coup au cœur. Mon père a disparu !

Mes jambes tremblent sous moi, je me laisse tomber au sol et je commence à pleurer. Cela me rappelle tellement la fois où je me suis perdu dans le supermarché, Maman est venue me rechercher, encadrée par deux agents de sécurité, ils l'avaient retrouvée, ses poches étaient pleines de cailloux, voler d'accord, avait grogné un des agents, mais faucher des cailloux au rayon « My lovely jardin », ça me dépasse !

Qu'est-ce que tu fiches ici toi ? Je sursaute, un gros type mal rasé se tient devant moi, il serre une grande faux dans sa main droite, et me regarde d'un air pas content, qu'est-ce que tu fous dans ce champ de maïs transgénique, il grogne encore, ce qui fait que je me remets à pleurer, je lui dis que je suis rentré dans le labyrinthe avec mon père et que je l'ai perdu.

Il se radoucit, il me dit, suis-moi, il doit être avec les autres. Je le suis, on arrive bientôt à un groupe d'hommes, avec des faux et des pancartes, *le maïs trafiqué, cela m'OGM ! Politiciens=organismes génétiquement dégénérés.* Je lis ça, pendant que le monsieur fait le tour des autres pour savoir à qui j'appartiens.

Bien sûr, mon père n'est pas là, je le laisse quand même chercher, c'est toujours ça de gagné.

Ton père n'est pas des nôtres, me dit le type en revenant, il s'appelle comment ? Poucet, je dis, Sylvain Poucet, ça ne me dit rien ça, dit le type d'un air songeur, Jules, appelle un des autres, agacé, faut qu'on y aille. Le gros type réfléchit, il a l'air sacrément emmerdé puis, alors que les larmes

coulent à nouveau sur mes joues, il me chuchote, bon, normalement je ne suis pas censé t'aider, petit Poucet, mais tu vois le trou devant toi... Je fais oui de la tête, c'est un énorme trou dans la haie formée par les épis. Tu passes dedans, tu marches tout droit, et quand tu verras un tas d'os, tu t'arrêteras, c'est la troisième énigme...

Il file avec les autres et je me faufile dans le trou.

Je marche tout droit, vite, la sueur me coule sur le visage, dans le dos, j'ai peur, où est passé mon père, j'ai peur de ne pas le retrouver, mais de le retrouver aussi. Avec Rose, c'est ma petite sœur, on avait mis au moins dix ans pour les retrouver la fois où ils nous avaient oubliés sur le parking de l'autoroute. On déménageait encore une fois, parce que mon père avait trouvé un boulot de gardien de nuit, ce sont des touristes allemands qui nous avaient emmenés à la Police, et ensuite, on dormait contre une grosse dame agente quand nos parents étaient venus nous récupérer avec des airs emmerdés, mais un peu contents.

Je suis arrivé au tas d'os.

Dessus, y a un corbeau posé, noir et gras, il me dit avec une voix qui grince, *te voilà petit... bienvenue à l'Ossuaire... tomber sur un os, ce n'est pas forcément la fin de la noce, ça pourrait même être la clé des champs...* Puis il s'envole en battant des ailes avec un bruit comme une hélice. Je m'approche, du tas d'os, il fait de plus en plus chaud, la dame, à l'entrée du labyrinthe, elle avait dit à mon père, vous croyez que c'est raisonnable ? À son âge ? Vous avez bien réfléchi ? Les os bruissent sous mes pieds.

Mes yeux tombent soudain sur l'un d'entre eux, il a une forme de clé, clé des champs, la phrase me revient en un éclair, je le ramasse, je traverse le tas, je n'ai pas le choix, au bout, il y a une allée, tracée dans les épis, je la suis.

J'entends soudain des voix de gens, des adultes et au moins un enfant.

Toi aussi, tu es perdu mon petit ?, me dit une voix qui vient vers moi, je serre mon os, non, je réponds, je suis avec mon père. Mais qu'est-ce que tu as dans les mains... un os ?!, s'écrie la voix, *chouchou, il a L'Os !* La voix, excitée, essaye de me l'arracher, vas-y papa, crie une petite voix d'enfant, ne le laisse pas s'échapper, aboie une voix aiguë de femme.

La première voix tire trop fort, l'os m'échappe des mains, et en gémissant, je tombe par terre.

Quand je rouvre les yeux, la dame de l'accueil est penchée sur moi. Elle me dit que le règlement du labyrinthe leur interdit formellement de venir chercher quiconque, qu'une famille m'a aidé, parce que le Monsieur avait trouvé la clé, qu'il s'est dit, je ne vais quand même pas le laisser là, il pourrait être mon fils, qui est une fille.

Elle me dit aussi que mon père est là, il était mort d'inquiétude, mon père m'a abandonné, j'en suis sûr, je lui crie, elle prend un air très gêné, mais non enfin, comment peux-tu... Je vois soudain deux grands pieds sur le sol.

Je lève les yeux, c'est mon père.

Sans un mot, il me regarde, avec le même air qu'au poste de Police, emmerdé un peu content, je t'avais dit de m'attendre, il marmonne, tu n'en as fait qu'à ta tête, tu as failli te perdre... Je lui crie qu'il ment, que c'est lui qui m'a abandonné, comme les autres fois, l'autoroute, le supermarché, qu'il a triché avec la bonne femme puisque lui, il était déjà dehors !

La dame de l'accueil regarde tout ça d'un air très embêté, on n'y arrive pas avec certains enfants, elle explique à mon père, ils sont trop, enfin vous voyez, mon père secoue la tête, ce gamin a toujours eu trop d'imagination, je ne sais pas comment tout ça finira. Il ajoute, énervé, tu savais pourtant bien que ce n'était qu'un jeu, Martin, le labyrinthe dans le champ de maïs, je te l'ai toujours dit ! *Un jeu !*

Et il me saisit par la main, je suis debout, et je le suis, silencieux, en direction de la voiture tandis que lui bougonne, ce n'est qu'un jeu, ce n'est qu'un jeu, un jeu.... Nous rentrons à la maison, ensemble, pour cette fois-là encore du moins.

LE DESSEIN DE DIEU

C'était un jour d'hiver. Du matin au soir, la neige était tombée avec les bombes, ballet noir et blanc que les habitants de la ville ne distinguaient plus guère, à marcher les prunelles fichées dans le sol. Salwa rentrait de l'école quand elle le trouva dans les décombres d'une maison. Un bébé mulot, tremblant de froid et de peur, dont le nid avait sans doute été saccagé par un de ces maudits chats qui rôdaient dans le quartier. Salwa détestait les chats. C'étaient des animaux fourbes et cruels, comme eux, l'armée du Président et la milice des barbus.

Salwa recueillit le petit mulot dans ses mains en coupe, et le ramena à la maison.

Lorsqu'elle vit le bébé mulot, sa mère protesta. Par Allah, que faire de cet avorton ? Son père déclara qu'il ne survivrait pas, il pesait moins qu'une cigarette et sentait déjà le cadavre. Puis il retourna à la lecture de son journal. Salwa éclata en sanglots. Sélim fit remarquer à ses parents qu'on ne perdait rien à tenter de le sauver. Les parents finirent par obtempérer, Salwa était si malheureuse depuis la mort de Sara.

Salwa l'appela Samir. Il fallait nourrir Samir qui tremblait dans ses mains mais que lui donner ? Son père, à l'occasion d'une accalmie, se rendit en courant au café internet du coin qui, miraculeusement, fonctionnait. Il apprit que si le bébé mulot peut ingurgiter du lait infantile pour chatons, il ne peut aucunement ingérer du lait de vache.

Trouver du lait infantile pour chaton dans cette ville en guerre était plus qu'une gageure, une pure provocation. Des bébés humains mourraient chaque jour faute d'avoir pu être convenablement nourris.

Salman tenta d'expliquer cela à sa fille. Salwa sanglotait, le bébé mulot de plus en plus faible au creux de ses mains. Samia, à sa façon, consola sa fille. Si ce bébé mulot ne pouvait pas survivre, c'est que tel était le Dessein

de Dieu. Sélim intervint, Slimane, leur voisin, était avant-guerre vétérinaire, il aurait peut-être une solution.

Rien que pour ne plus entendre les sanglots de sa fille, Salman accepta de traverser en courant la rue avec fille et mulot pour lui poser la question.

Slimane commença par considérer également que la bestiole ferait mieux d'être abattue, elle était débile et visiblement épuisée. Puis il se tourna vers la cuisinière pour ôter sa cafetière, un index appuyé sur sa tempe, ses incessantes migraines. Salwa se remit à pleurer, sans un bruit cette fois... Si Sara était encore en vie, elles auraient sauvé Sam, elles auraient su faire ce miracle, à elles deux.

Quand on avait extrait des décombres, Sara, Salwa s'était frappé la tête, de douleur. Plus jamais elle ne ferait le chemin de l'école avec Sara, plus jamais elle ne rirait avec elle de Saïd Boussan qui prétendait que ce seraient les Martiens qui viendraient les délivrer de la guerre.

Slimane, en grognant, réussit miraculeusement à retrouver une boîte de lait pour chaton, datée de 2000, époque où si l'on n'était pas plus heureux, du moins ne prenait-on pas de bombes sur la figure. Salwa, aidée de Sélim, tenta de nourrir Sam. Mais le bébé mulot ne voulut rien avaler, il tressautait dans la main de Sélim tandis qu'elle essayait de glisser la seringue dans sa mâchoire minuscule.

Samia, agacée, constata que cela ne servait visiblement à rien de s'entêter si tel était le Dessein de Dieu. Salman tonna qu'il y avait autre chose à faire par temps de guerre que d'essayer de nourrir un bébé mulot ! Quoi par exemple ? lui demanda Sélim, ce à quoi Salman ne sut que répondre. De toute façon, un obus déchira la nuit et l'immeuble fut comme soulevé de terre. Ils se blottirent tous sous la grande table du séjour, mulot compris. Samia marmonnait des prières indistinctes tandis que Salman s'efforçait de lire son journal.

Ils se couchèrent fort tard, sans que le bébé mulot n'ait avalé la moindre goutte de lait. Mais au matin, il était toujours en vie. Il avala une goutte minuscule posée sur le doigt de Salwa tandis que Salman constatant que leur voiture avait été détruite par un obus, se lamentait bruyamment comme devant un mort. Dans la foulée, Samia leur apprit que l'école avait été détruite.

Salwa était heureuse. Elle n'irait pas à l'école et pourrait s'occuper de Sam.

Quand le soir tomba, Sam était encore en vie. Sélim l'avait un peu nourri, lui aussi, et Salwa lui avait confectionné un petit nid avec les brins d'un vieux bonnet. Les jumeaux étaient heureux. Grâce à ce bébé mulot, ils étaient à des années-lumière de cette ville en feu où la guerre était installée dans chacun des pores de ses habitants. En cela, Salman critiqua vertement cette façon indécente de se comporter. Samia le calma, elle admit que s'il était en effet agaçant que de s'efforcer de sauver une créature dont le Coran ne faisait pas même mention, du moins étaient-ils occupés et divertis.

Les jours passèrent. Sam s'accrochait à la vie, goutte après goutte. L'avorton tendait vers eux son museau tout frémissant, comme s'il tentait de capter les éléments de ce monde où il avait échoué. Il comprend tout, assurait Salwa, c'est un talisman, prétendait Sélim, vous dites n'importe quoi, grognait Salman tandis que Samia ajoutait, ce soir, il sera sans doute mort si tel est le Dessein de Dieu.

Cependant, quand Salman pouvait se rendre à son bureau, il pensait toute la journée à Sam. Il ne se l'avouait pas mais le fait qu'il puisse le retrouver mort en rentrant le soir l'obsédait. Un soir, pris d'angoisse, il courut follement sous les tirs, jusqu'à chez eux.

Dans la chambre, sa fille tourna vers lui des yeux qu'il n'avait pas vus aussi heureux depuis des lustres :

- Sam a bu tout le contenu d'un biberon.

Samia constata que le Dessein de Dieu, impénétrable par définition, était sans doute que cet animal, bien que situé bien en-dessous d'eux dans la chaîne de l'évolution, survive. Personne ne l'écouta vraiment, Salwa berçait Sam contre elle, Sélim chantonnait les yeux fermés et Salman remplissait fébrilement le biberon sans même s'en cacher.

La vie entière de la famille se mit à tourner autour de Sam.

L'école avait repris mais les enfants n'y allaient plus. Samia ne se rendait plus à son travail, une collègue l'avait rassurée, on dira que tu es morte. Sélim s'était mis en arrêt maladie, ce que personne ne vérifiait. Ils vivaient, reclus, autour de leur mulot. Sam grossissait, devenait vigoureux, il courait en tous sens, de l'épaule gauche à l'épaule droite de Salwa, puis sautait sur Sélim et dévalait vers le sol pour remonter vers le visage de Salwa, le long de sa jambe gauche.

Sam est très intelligent, assurait Salwa, il survivra à la guerre, renchérissait Sélim, Salman souriait, d'un air gentiment ému tandis que Samia murmurait, Inch'Allah. Slimane marmonnait que ce mulot défiait toutes les lois de la nature. À la suite de la destruction de son immeuble, il vivait désormais avec eux où ses migraines avaient mystérieusement disparu.

Sam est un miracle, professa Salwa.

De fait, il n'était pas faux de dire que leur survie relevait du miracle. Ils ne savaient même pas que les barbus étaient devenus leurs voisins immédiats, retranchés dans un deux-pièces d'où ils canardaient les rues alentour. Mais un matin, l'immeuble fut secoué de bas en haut, latéralement également. Les hommes du Président avaient décidé de donner l'assaut final.

Lorsque les soldats pénétrèrent dans les ruines de l'immeuble, ils poussèrent la seule porte encore debout et trouvèrent une famille sous

une table. La mère était discrètement voilée, le père tenait, entre les mains, un journal de gauche qu'il s'efforçait de dissimuler et un autre homme, grand et maigre, leur exhiba étrangement une carte de vétérinaire. Les soldats les firent sortir de force, et ils rejoignirent la cohorte des citoyens qui, privés de toit, avait pris le chemin des frontières.

Sam est un talisman, constata Sélim, sinon ils nous auraient tous tués. Le terme de talisman résonna étrangement dans la nuit qui tombait. Samia réprima un sanglot, Salwa marchait en lui tenant la main, Sam installé dans la poche de son blouson.

Les autres réfugiés leur dirent qu'ils se rendaient en Europe. À les en croire, une sorte d'Eldorado se profilait au-delà de cette côte qui était la leur, souillée par la guerre et la cruauté. Salman en doutait. Samia se demandait si tel était le Dessein de Dieu que de les envoyer dans cette région du monde où les gens ne croyaient pas en lui, Allah. Slimane pressa juste un doigt sur sa tempe, la migraine était revenue.

En réunissant leurs économies, ils parvinrent à payer leur passage à tous en Turquie puis, plus tard, leur droit à prendre place dans un canot prévu pour 50 personnes mais occupé par 75 individus dont seuls 3 sur 10 peut-être savaient nager. Samia était très pâle, elle ne cessait de marmonner des Inch Allah, Salwa s'inquiéta de ce que Sam n'avait pas de gilet de sauvetage, personne n'en a, grommela Sélim. Slimane les rassura en déclarant que ces gilets ne serviraient à rien, on voyait déjà les lumières d'en face (un bateau de pêcheur en fait).

À cet instant, une femme cria, de l'eau étant en train de pénétrer le canot, qui commença à s'enfoncer dans la nuit étoilée. Salwa serra Sam contre son cœur. Elle crut lire dans ses yeux comme une prière. Une vague immense roula à eux, qui les renversa en un revers d'écume.

Loin des cadavres des siens, Sam nage de toute la vigueur de ses petites pattes sous la claire lumière du jour. Au loin, il aperçoit la rive qui danse sous ses yeux. Il est épuisé mais une force irrésistible le pousse à avancer vers le rivage.

Une petite fille blonde se tient debout, sur la plage. Elle s'appelle Selena, elle vient de Corinthe avec son père et sa belle-mère. Elle déteste les chats et rêve d'un animal à elle qui la console des chagrins du quotidien et de la bêtise des adultes qui vous obligent à aimer leur nouvel amour comme s'il est le vôtre.

Les mains en visière, le cœur battant, elle regarde le petit animal qui se dirige vers elle.